

La musique hongroise

1

Conférence d'Yves Simard,
le 20 avril 2012
à la Cathédrale d'Auxerre



Parlez de la musique hongroise à des amis, vous aurez trois sortes de réponses, toutes enthousiastes d'ailleurs, avec un sourire en prime :

L'auditeur classique évoquera **Franz Liszt** ou **Bartók**, peut-être **Kodály**, assez souvent **Anton Dvorak**, mais attention ! Dvorak est Tchèque !

Le virtuose parlera des violonistes prodiges, comme **Josef Joachim** ou **Szigeti**, le chef d'orchestre **Antal Dorati** ou le compositeur de musique de films **Miklos Rozsa**, pour ceux qui ne le connaissent pas, citons " Le voleur de Bagdad, le livre de la jungle, la maison du Docteur Edwardes, Othello, Quo Vadis, Ivanhoé, Le Cid, Ben Hur, Providence...", 90 films de l'histoire du cinéma.

Les danseurs fredonneront un air populaire et rythmé et ils parleront des tsiganes, et dans ce dernier cas, ils se tromperont à coup sûr !

Nous allons faire un tour dans l'histoire de la musique hongroise, mais aussi dans l'histoire du pays qui permet de comprendre les évolutions artistiques, tout cela en simplifiant sans trahir les évolutions.

Commençons vers l'an 900

Le pays se stabilise, les chefs des 7 tribus historiques se choisissent un prince fédérateur, Árpád mais ses descendants n'ont pas assez de puissance et de détermination pour surveiller leurs sujets. Les hongrois font des incursions hors de chez eux et rançonnent les frontaliers. Cela ne peut durer qu'un temps ! Les pays voisins, qui se sentent menacés, s'organisent, s'unissent et battent les hongrois à Augsburg, en 955. Dès lors, la nation hongroise, en formation, n'a plus qu'une solution pour se maintenir dans le concert des nations : imiter ses voisins et adopter leur façon de vivre, en particulier le christianisme et la féodalité. L'agriculture devient la principale source de revenus, les paysans formeront une classe sociale importante pour les airs musicaux populaires.

Un descendant d'Árpád, Vajk, devient roi en 1001, couronné par le pape Sylvestre II, sous le nom d'Etienne 1er (Beethoven écrira une ouverture sur ce personnage). Le roi, comme son père Géza, ouvre ses frontières aux chevaliers et aux moines missionnaires étrangers. Cette époque est donc marquée par les influences occidentales.

Tous les érudits sont des moines qui rédigent leurs connaissances sur des codex, des recueils, en latin. Ce sont ces codex manuscrits qui nous donnent les premières notations musicales religieuses, et seulement religieuses car les ecclésiastiques ne s'intéressent à rien d'autre ! La musique n'existe pas seule, elle est toujours liée à la poésie ou aux paroles liturgiques.

Le codex Hahóti et l'agenda Pontificalis de Hartvig (un évêque) sont les deux codex d'avant 1100 qui témoignent d'une pratique importante du Grégorien en Hongrie, comme dans les autres régions d'Europe.

Rappelons les quatre obligations du chant grégorien :

- Chant à l'unisson
- Chant en latin
- chant sans accompagnement instrumental, car si l'église admet volontiers que la voix humaine vient de Dieu, elle précise, à l'époque, que les instruments sont l'œuvre du diable !
- Le Grégorien est une prière qui n'est chantée que par des hommes, la femme étant, comme les instruments, un peu diabolique.

On retrouve, dans ces œuvres chantées, des antiennes (une antienne est un refrain à deux chœurs qui alternent les versets), des hymnes, des psaumes et des tropes (les tropes sont des complications de chant en ajoutant, par exemple, des paroles sur une vocalise trop longue à apprendre).

L'antiphonaire de Graz (qui date du milieu du XII^{ème} siècle) est un livre en neumes, la notation d'époque, à l'usage des prêtres séculiers, on n'oublie personne...

Mais dès cette époque, on voit que de grandes libertés sont prises avec les quatre règles, au point qu'un concile, celui d'Esztergom va se réunir pour statuer contre les chants non approuvés par l'Eglise !

Bien sûr, ce sont les influences de la musique populaire qui transforment la musique religieuse, des influences certaines mais difficiles à définir car l'invasion de la Hongrie au XIII^{ème} siècle par des hordes mongoles et son cortège de pillages, incendies et destructions nous a laissés bien pauvres en témoignages.

Durant toute cette époque, la Hongrie a des rapports musicaux avec les principaux pays d'Europe, le Saint Empire Germanique, l'Empire Byzantin, la Pologne, la Bohême et la France. Ses rapports avec la France semblent d'ailleurs prépondérants, en effet, de nombreux clercs hongrois viennent faire leurs études à Paris, comme le notaire du roi Béla III, le rédacteur de la première chronique d'histoire hongroise connue. Il faut dire qu'à cette époque heureuse pour les étudiants, on parlait latin dans toutes les universités d'Europe. le roi Béla III devait aimer la France puisqu'il avait épousé successivement deux princesses françaises et qu'il avait envoyé Elvinus, son musicien personnel, à Paris pour se perfectionner dans son art. En retour, des trouvères français vont en Hongrie, accueillis à la cour, comme Peire Vidal par exemple (Peire Vidal est un troubadour toulousain, né vers 1150 et mort vers 1210, protégé d'Alphonse II d'Aragon et qui a beaucoup voyagé).

La plus ancienne poésie chantée hongroise connue est l'adaptation d'un chant français, "La complainte de la Sainte-Vierge", de Geoffroy de Breteuil. Nous constatons ainsi que, comme dans les autres pays, des musiciens utilisent des airs religieux pour les détourner à des fins profanes. Ainsi, la poésie "Gaude felix Hungaria" en l'honneur d'Elisabeth de Hongrie est au départ un chant grégorien.

En 1508, le codex Nádor fournira de nombreuses adaptations faites probablement dans les monastères, par les moines eux-mêmes "Faites ce que je dis, pas ce que je fais". Il faut dire que de nombreux moines n'entraient en religion que contraints et forcés et écrivaient des textes "peu religieux" avant de prononcer des vœux définitifs (on trouvera le même phénomène dans les textes de Carmina Burana).

Pas trop de cocorico tout de même ! La France n'est pas le seul pays d'échange avec la Hongrie ! On trouve à la cour du roi Louis 1^{er} le Grand, un roi très important, des Spielmänner, Minnesänger et des Meistersinger allemands, qui sont les équivalents des ménestrels et des trouvères français.

Arrivons maintenant à une très grande époque pour la Hongrie, le règne du roi Mathias (1458-1490), de la maison des Hunyadi. On le connaît en France sous le nom de Mathias Corvin. Sous son règne, se retrouvent à Buda, l'une des deux villes qui formeront Budapest, les plus grands musiciens d'Allemagne, de France et d'Italie:

Citons Barbireau, Bonnus, Cornuel, ou Stefano de Salerne, et pour la première fois des tziganes, surtout des luthistes, à qui le roi donnera asile dans son royaume, fait assez rare qui mérite d'être signalé. Un ensemble vocal de la cour chante les œuvres de l'école franco-flamande (Machaut, Dufay, Josquin des Prés et Ockeghem). On y joue de l'orgue, du luth, de la viole, du trombone et du cromorne, et la bibliothèque Corvine compte parmi les plus belles du monde.

La dynastie suivante sera celle des Jagellon qui continuera à pousser en avant l'art hongrois. a la chapelle royale, on verra et on entendra Grimpeck, Thomas Stolzer et Adrien Willaert, célèbre madrigaliste flamand. En même temps le hongrois s'exporte puisqu'on trouve en Europe occidentale de nombreuses danses notées "hungaresca" ou "à la hongroise" comme quelques danses de paix, reprises par Claude Gervaise.

Mais pour tout ce qui concerne la musique profane (profane veut simplement dire non religieux, pas plus !) nous n'avons aucune notation, tout simplement parce que cette musique n'intéresse ni l'Eglise ni les élites ! Par contre, nous connaissons les instruments utilisés car un manuscrit du monastère Schläg nous parle de "tuba" (trompe/trompette), "tibia" (flûte), "buccina" (trompette), "timpanum" (cymbalum), "fiella" (vièle) et en hongrois "kürtos" (joueur de cor), "sípios" (joueur de fifre).

Depuis, du petit peuple jusqu'au roi, on aime entendre ces instruments. Galeotto, l'historien du roi Mathias, nous dit dans une chronique que son souverain aimait écouter les récits des chanteurs épiques.

Ces chanteurs épiques sont une particularité hongroise, ce sont des sortes d'aèdes, comme en Grèce ancienne, ou de scaldes, comme chez les Vikings, qui déclament des textes anciens, souvent héroïques, avec un support musical. On les appelle "regös". Ces histoires de braves proviennent de l'époque de l'invasion des Huns en Europe, c'est un peu semblable, chez nous, au romancero du Cid, la chanson de Roland ou les légendes arthuriennes, la fée Mélusine ou la Vouivre chère aux Bourguignons, avec la différence que toutes ces légendes, nous les connaissons par la lecture et non par la musique.

Ces chants traditionnels sont de plus en plus rares aujourd'hui, mais certaines de ces mélodies se retrouvent dans les Noëlés chrétiens, la religion ayant remplacé le paganisme dans la musique comme dans les fêtes et les bâtiments. Mais, si les chanteurs sont admirés à l'époque du roi Mathias, le christianisme ne les aime pas, on leur refuse par exemple, au concile de Szepes, l'aumône et la communion, on les traite de bavards et d'inutiles et on met en garde les fidèles quant au charme de ces chansons impies.

C'est pourtant un homme d'église, Fülöp Pominoczky qui nous donnera la première notation populaire, vers 1520, deux vers et quatre mesures simples, répétées quatre fois.

Le XVIème siècle commence par une terrible guerre contre les Turcs et une défaite totale, celle des Mohács en 1526. Le roi est tué, il n'a pas d'héritier; le pays est envahi et se déchire en deux régions qui se combattent. Buda est occupé, et pour longtemps. Les villes se dépeuplent, la culture recule. Raids meurtriers, pillages, rançons et privations pendant près de 150 ans ne peuvent apporter rien de bon. Les Hongrois lutteront à leur manière, leur musique n'empruntera rien aux occupants Turcs, mais les Turcs ne s'intéresseront pas non plus à la musique des Hongrois !

Le royaume de Hongrie est réduit aux provinces de l'ouest et du nord qui passent sous le contrôle de l'Autriche. Les frontières s'ouvrent à la religion protestante et à ses conséquences pour la musique :

- La traduction de la bible en langue populaire accessible à tous.
- Le chant développé pour tous les fidèles, plus seulement pour les prêtres, en chansons simples et en chorals bibliques.

C'est finalement la Transylvanie, principauté indépendante, qui reprendra le flambeau de la culture hongroise pendant près de cent ans. Le règne des Báthori rappelle ceux des princes italiens de la Renaissance, par la violence, le renouveau et la culture. Les Báthori accueillent d'excellents musiciens italiens qui écriront la première méthode de clavier et d'orgue de Hongrie : "il transylvano" composé par Girolamo Diruta, édité en 1593 et dédié au prince Sigismond Báthori.

La Renaissance sera l'époque très importante en Hongrie comme dans les autres pays, et pour les mêmes raisons : en voici au moins 7 :

1- Les découvertes en médecine, géographie, physique et astronomie battent en brèche le pouvoir de l'église, qui laisse alors s'installer la musique profane au niveau de la musique religieuse.

2- La religion protestante favorise le chant et la langue populaire.

3- L'imprimerie multiplie par mille en quelques années le nombre de livres de musique. Rendez-vous bien compte, on passe de cent manuscrits à cent mille livres !

4- De nouveaux instruments de meilleure qualité améliorent l'orchestre.

5- On redécouvre le grec interdit par l'Eglise pour polythéisme, et toutes ses légendes, l'opéra n'est pas loin !

6- L'interdit de l'Eglise portant sur les instruments devient plus lâche et les groupes deviennent plus nombreux, la musique d'orchestre se développe, sans le secours de la voix.

7- L'artillerie rend les châteaux-forts inutiles, des palais magnifiques se construisent où la vie est plus belle et où les artistes sont invités, et parmi ces artistes, des musiciens qui feront danser.

Dans le malheur, les peuples n'ont pas le choix, ils se replient sur l'histoire des temps heureux, ceux du roi Mathias. C'est pourquoi on retrouve au XVIème siècle les fameux "históriás ének", les chants historiques dont on a encore près de 80 partitions, paroles et musique. Ces chants empruntent un peu partout, aux mélodies hussites, aux airs grégoriens, au folklore et aux danses européennes. On peut citer au moins un auteur : **Sebestyén Landos de Tinód**, le dernier survivant des "chanteurs épiques". La chronique de Tinódi est certainement l'un des documents musicaux les plus importants du siècle en Europe, pas seulement en Hongrie.

Dans la dernière moitié de XVIème siècle, apparaissent de nouveaux chants épiques, calqués sur des chants étrangers. C'est ce qu'on appelle "les belles histoires", en hongrois "Széphistóriák". Ce sont surtout des sujets amoureux, et pour la première fois pour un large public, ce qui correspond à la montée de la bourgeoisie et de la classe moyenne. Le célèbre musicien Kodaly a repris ces airs qu'il a trouvés en Bucovine, un îlot hongrois, en 1914.

Un autre genre de musique se développe au XVIème siècle, c'est "la Fleurette" (dans le sens français "compter fleurette"), "Virágének", en rapport avec la poésie de l'époque, comme celle de Bálin Balassi.

Balassi (1551-1594), aventurier amoureux, militant chrétien, guerrier et fervent partisan de la résistance contre les Turcs, ressemble à beaucoup d'artistes de la Renaissance européenne, poètes, guerriers et musiciens. Balassi a inventé une formule strophique qui porte son nom, sur 9 vers, de la forme AABCCBDDDB où B compte 7 syllabes et les autres 6, ce qui pour les occidentaux est assez difficile à jouer !

La musique religieuse représente encore la moitié de la musique à l'époque. Elle voit le développement, par les Protestants, des adaptations des airs catholiques en remplaçant tout simplement le latin par le hongrois, puis les chorals arrivent vite car près de 80% des musiciens hongrois étaient protestants. Citons Miháli Sztárai et Miháli Vég de Kecskemét, ce dernier repris par Kodály en 1923.

Les catholiques seront naturellement hostiles à ce genre de musique et un concile de 1560 condamnera nettement toute musique sur des textes en hongrois, mais l'Eglise Catholique devra réviser rapidement ses positions pour conserver la paix.

Parallèlement, la musique populaire devient célèbre, on y trouve de tout, des danses paysannes, des danses de cour transformées et simplifiées, des danses allemandes ou françaises, des éditions flamandes, d'autres de Saxe, de Bohème ou de Bavière. On trouve dans le corpus populaire les airs habituels pavane, branles, basses danses, passamezzo ... On y trouve tous les noms européens dont Tielman Susato et Pierre Phalèse. Mais il est facile pour nous de reconnaître les airs hongrois grâce à leurs rythmes.

De grands virtuoses se font entendre, au luth particulièrement, comme les frères Neusiedler et Valentin Bakfark, connu en Pologne, en Allemagne, en France et en Italie, mais qui est resté fidèle à son pays.

Rapprochons nous de notre époque

La Contre-Réforme et la Maison d'Autriche accentuent la pression sur la Hongrie et des guerres sporadiques ont lieu, défenses ou attaques sous les ordres de quelques familles nobles, comme celle des Rákóczi, bien connue des mélomanes, par la fameuse marche ! Les guerres variées dévastent le pays, unification, libération, patriotisme anti-turc, volonté de pouvoir ... les motifs sont nombreux pour se battre.

En 1711, une paix de compromis ouvrira une trêve de 70 ans.

Au XVIIème siècle, c'est la haute noblesse qui incarne la musique nationale. Dans les châteaux naissent des chapelles de musiciens. Chaque seigneur veut la sienne, les nobles, comme les Nádasy, les Esterházy, les Batthyányi, les nobles donc, mais aussi les grands de l'Eglise, les archevêques et les cardinaux. On engage des musiciens hongrois, mais aussi des interprètes de tous les pays d'Europe, des musiciens qui jouent du violon, de la trompette, du luth, du cymbalum, du chalumeau et de la cornemuse.

Parallèlement, la musique religieuse se transforme. Deux conciles décident de créer des recueils de cantiques sur des airs connus et populaires, ceci pour contrer la religion protestante qui se veut plus proche du peuple. Ce sont le "Cantus catholici", le "Cantionale", la "Lyra Coelestri".

L'église ne s'oppose plus aux instruments depuis longtemps, rien d'étonnant donc de trouver vers 1670/1680 quatre recueils de musique instrumentale qui nous fait comprendre l'évolution de cette époque :

Le codex Vietorisz qui reprend en tablature d'orgue des chansons d'amour, comme les fameuses "fleurettes" que nous avons déjà rencontrées.

Le manuscrit de Lócse (Lócse est une ville germanique de la Haute-Hongrie) présente des danses hongroises et polonaises, souvent associées encore à la voix. La Hongrie et la Pologne ont souvent été liées, Louis 1er le Grand, par exemple, était roi de Hongrie et roi de Pologne.

Le manuscrit Stark de Sopron qui, pour la première fois, est en notation moderne, nous donne aussi des danses hongroises étourdissantes.

Le codex Kájoni enfin, qui présente toutes sortes de morceaux différents et qui mérite notre attention pour le caractère national et les sources populaires qu'il présente.

János Kájoni, qui a donné son nom au dernier codex, est un auteur majeur du XVIIème siècle. Né en 1629 et mort en 1687, il est un moine franciscain, un homme de haute culture, supérieur de plusieurs couvents, coadjuteur de l'évêque de Transylvanie. Il est organiste et organier. Il a composé, joué, recueilli et publié des morceaux variés, hongrois ou étrangers, comme les motets de Schütz.

Si Kájoni est un religieux, Pál Esterházy, mort en 1713, est issu de la haute noblesse, un homme d'état influent, palatin de Hongrie depuis 1681. Comme ses descendants, les futurs protecteurs de Haydn, Pál Esterházy est un fervent amateur de musique. Poète et compositeur, il a publié de nombreuses œuvres dont 55 cantates, dans le style de l'école viennoise. Grâce à lui, ou à cause de lui, la haute société hongroise se détourne tout doucement de la musique nationale pour se passionner pour la musique savante de l'Italie, de l'Autriche et de l'Allemagne. Heureusement la Hongrie exporte facilement ses musiciens et ses musiques, car au XVIIème siècle, la mode est à la Hongrie, comme elle le sera aux turqueries le siècle suivant !

On peut se poser une question : Quelle est la véritable musique hongroise ? Existe-t-elle au moins ?

Mais oui ! Ce sont les "chants de Kuruc" (prononcez kouroutz). Ces kuruc sont les partisans hongrois des guerres d'indépendance. Ces chants sont les témoignages des périodes troublées de la Hongrie. Ce sont deux nobles qui sont le fer de lance des chants nationaux : le prince Thököly et François II Rákóczi. Ces deux nobles, très riches et puissants, entretiennent des orchestres permanents qui les accompagnent dans tous leurs déplacements.

Les instruments typiques sont :

Le tárogató, sorte de chalumeau qui est l'instrument des partisans.

Le cymbalum, qui a toujours été populaire en Europe centrale.

Le violon qui a suivi l'évolution des pays d'Europe.

Un mot peut-être à propos du cymbalum : Vers les années 1200, existait un petit instrument tout simple, un peu rectangulaire, avec quelques cordes. On pouvait gratter (on dit aussi pincer) les cordes, comme pour une guitare, ou frapper ces cordes avec une petite baguette, le son était un peu différent.

Cordes pincées, l'instrument était un psaltérion, cordes frappées, il était un tympanon. Les deux instruments, frères au début ont évolué chacun de leur côté pour devenir des instruments plus importants, par la taille et le rôle dans la musique. Le psaltérion a donné la cithare et le tympanon a donné le cymbalum dont le nom est proche.

L'évolution suivante a été le rajout d'un clavier pour simplifier le jeu des cordes devenues trop nombreuses. Les cordes pincées de l'ancêtre psaltérion se retrouveront dans le clavecin, et celles du cymbalum dans le piano, ce dernier n'est donc pas le descendant du clavecin mais son petit cousin !

Revenons à nos chants de Kuruc, car nous y voyons pour la première fois des violonistes tsiganes. C'est peut-être à cause de cette implication des violonistes tsiganes dans des chants patriotiques que l'on associe maintenant tsiganes et musique hongroise, mais la chose est bien plus compliquée...

Les tsiganes sont un peuple qui part en vagues successives des confins de l'Europe et de l'Inde aux environs du IXème siècle. Ils se répandent en Europe, surtout au sud, se divisant en trois groupes :

Les Roms ou Roma, les Sinti ou Manouches et les Calé ou Gitans.

Ils sont chrétiens et de langue indo-européenne, ce qui montre qu'ils n'ont pas de rapports avec la langue hongroise finno-ougrienne. Traditionnellement les tsiganes n'exercent que quelques métiers, la métallurgie, le tissage et la musique où ils sont souvent virtuoses. Persécutés dans de nombreux pays, ils ont été acceptés en Hongrie occupée et dans quelques autres pays pour leurs qualités de musiciens à cordes. Peut-être avez-vous lu "l'Ami Fritz", souvenez-vous du musicien Josef Almáni, qui compose pour Fritz Kobus et qui joue pour son mariage, c'est un tzigane. Le nom est si lié à la musique qu'en allemand, "Zigeuner" qui veut dire tzigane veut dire aussi violoniste folklorique.

Les tsiganes marqueront ainsi la musique hongroise, comme Michel Barna et sa petite fille Panna Czinka, morte en 1772 et fondateur d'un des premiers ensembles tsiganes.

Tous ces chants de Kuruc ont été publiés à la fin du XIXème siècle par Gyula Káldy. La célèbre "marche de Rákóczi", par exemple, a été inspirée à son auteur, János Bihari, un musicien tzigane, par un chant de Kuruc. Et c'est au cours d'un voyage à Pest en 1848 que Berlioz va s'enticher de cet air qui pour lui, le romantisme aidant, apparaîtra comme le symbole de résistance à l'ennemi. L'accueil délirant que le public hongrois a réservé à la célèbre transcription de Berlioz prouve à quel point les traditions Kuruc étaient importantes.

Les patriotes n'étaient pas les seuls à défendre la musique; un autre groupe important étaient celui des étudiants. Ces étudiants chantaient, composaient, arrangeaient des airs et des poèmes, pour se distinguer des autres groupes sociaux : les paysans, les soldats, les bourgeois et les nobles, quatre groupes que les étudiants, traditionnellement en révolte, méprisent ou font semblant de mépriser, comme dans la chanson de Jacques Brel "Les bourgeois, c'est comme les cochons ...".

Nous avons ainsi des recueils, les "melodiarium" où chaque étudiant consigne ses chansons préférées, chanson paillardes, chanson d'amour, chanson politique, et à double sens où on se moque des autres, des professeurs et des gens sérieux.

Ádám Pálóczi Horváth (1760-1820) a publié un recueil de 450 chants d'étudiants parmi les plus beaux et les plus intéressants de son époque.

D'autres compileront ces chansons, citons Ferenc Kovács et József Daróczy.

C'est à partir de tous ces éléments que se formera un corpus populaire hongrois au XVIIIème siècle pour lutter contre l'influence autrichienne, celle des Dittersdorf, Vanhal, Haydn et Mozart.

Ces éléments sont :

- les airs de violon portés par les tsiganes,
- les chants de Kuruc,
- les chansons d'étudiants,
- les chants d'église,
- les très anciennes mélodies restées chez les paysans, celles du temps des Huns dont on ne connaît plus les origines.

C'est dans ces conditions qu'on assiste vers 1800 à la naissance de deux genres :

- la chanson populiste
- le nouveau style

La chanson populiste est, on s'en doute, pour le peuple et par le peuple, mais aussi pour la petite noblesse pauvre et souvent protestante.

Le nouveau style est la musique savante, celle des salons et des grands nobles.

Des cénacles se forment pour défendre les deux genres, des "évolutionnistes (ou occidentalistes), groupés autour de l'écrivain Férenc Kazinczy, qui veulent faire évoluer la langue et la musique hongroises pour les adapter à l'Europe, et en face, des "conservateurs" populistes parmi lesquels Ádám Pálóczi Horváth. Entre les deux courants, les bagarres et les polémiques sont fréquentes mais elles entretiennent la vitalité des deux mouvements.

Les "occidentalistes" seront représentés au XIXème siècle par Erkel, Mosonyi et Férenc Liszt, que nous appelons Franz Liszt, dont le centre d'activité est Pest, qui en 1830 compte 60.000 habitants, la plupart de langue allemande, comme Liszt lui-même.

Les "populistes" sont dirigés par Simonffy et Szénfy qui luttent dans Buda et Pest contre l'influence cosmopolite.

A travers ces deux mouvements, se développera le VERBUNKOS, symbole vivant de la musique hongroise du XIXème siècle qui réclame l'indépendance culturelle, économique et politique du pays.

Voyons un peu ce qu'est le Verbunkos ou "danse de racleurs" ou de "recruteurs" pour l'armée bien sûr !

LA FORME : Ce sont des phrases simples, de 4 ou 8 mesures, à 2 ou 4 temps. Il y a d'abord une danse lente (lassú) puis une danse rapide enchaînée (friss), mais on peut répéter la partie lente ou la partie rapide avec des ornements, des transformations pour faire applaudir les musiciens ou les danseurs, on peut même improviser.

LE RYTHME : Le morceau est formé sur des rythmes saccadés, avec des accents, des triolets et des syncopes, ce qui donne pour un auditeur occidental une forme surprenante.

LA MELODIE : Des gammes majeures et mineures habituelles, mais avec des ornements de violon, et quatrième et septième degré augmentés en mineur ... Exemple :

La mineur normal	LA	SI	DO	RE	MI	FA	SOL#	LA
La min. verbunkos	LA	SI	DO	RE#	MI	FA	SOL#	LA

DES VARIABLES : Des formules identiques dans les notes, peuvent varier légèrement de rythme pour permettre des entrechats aux danseurs.

ORIGINE : Les origines des verbunkos, qui est un genre instrumental, sont assez obscures. On trouve des éléments viennois, italiens, slaves et balkaniques, on retrouve le genre verbunkos utilisé pour faire "couleur locale" dans les opéras, par exemple le chœur des Janissaires de l'Enlèvement au sérail de Mozart, qui entre dans la catégorie des "turqueries" prouve que ce genre est typique et connu.

Mais on ne peut pas dire que le verbunkos soit une musique populaire ou folklorique, elle en a l'air et l'allure mais elle est savante.

Exemple : les parutions qui se revendiquent du verbunkos :

Le ballet hongrois (1786), les danses hongroises pour le clavecin de Josef Bengraf (1790), on ne peut pas dire que le clavecin est un instrument populaire !

Citons encore les danses originelles et nationales hongroises de János Babnik (1800) et beaucoup d'autres.

Mais le nom de Verbunkos n'est pas prononcé dans les titres. Il le sera pour la première fois dans un chant du poète József Gvadányi vers 1800 "chanson hongroise sur une mélodie de Verbunkos", puis on le retrouvera dans une page de la première méthode de piano en langue hongroise de István Gáti (1802).

Ce Verbunkos, comme souvent dans la musique hongroise apparaît brutalement, rapidement, issu d'éléments différents, mais immédiatement de qualité, varié et adaptable, comme chez Verseggy, Kossowits ou András Szerelemhegyi. La grande souplesse du Verbunkos le rend capable de transformations, d'adaptation et de développements, ainsi on le trouve dans :

- des pièces instrumentales et des chansons
- de la musique de chambre
- des suites
- des opéras ou oratoires (un oratorio est un opéra religieux)
- des poèmes symphoniques (n'oublions pas que c'est Franz Liszt qui a inventé le poème symphonique avec "les Préludes"
- des fugues, sonates, rapsodies ou fantaisies.

Le romantisme sera tout naturellement le réceptacle du Verbunkos à cause de son caractère pathétique, violent et enflammé. Dois-je rappeler que les médias, radio, télévision et autres confondent toujours romanesque et romantique !

En opposition au siècle des lumières, un mouvement se met en marche en Europe, en Europe centrale surtout et Allemagne, c'est le "Sturm und Drang", le nom allemand prouve bien la place de ce pays dans cette révolution des idées. Puis le mouvement s'amplifie : littérature en Allemagne et en France avec Goethe, Schiller, Hugo, Vigny et les autres, musique surtout en Allemagne avec Beethoven, Schubert, Schumann, Wagner, Brahms, Mendelssohn, Weber et Liszt.

Le romantisme remplace la raison par la passion fut-elle destructrice !

J'ai cité Franz Liszt, le plus célèbre des musiciens du XIXème, parmi les musiciens allemands. Il est hongrois mais de langue allemande.

Revenons au Verbunkos. Tous les airs hongrois en sont marqués :

L'hymne national hongrois, composé par Erkel, sur une poésie de Kölcsey est une phrase de verbunkos, ainsi que "l'Appel" de Béni Egressy, une mélodie très populaire, considérée comme un second hymne national.

De très nombreux musiciens européens se serviront de ce style, citons : Haydn, Beethoven, Hummel (qui est natif de Poszony), Weber, Schubert, Brahms, Delibes, Sarasate, Massenet, Messager, ou le final du concerto pour violon en la majeur de Mozart.

C'est à cette époque et dans ces conditions que musique hongroise et musique tzigane vont se mélanger y compris, et c'est un comble, dans l'esprit des hongrois eux-mêmes ! Des hongrois du XIXème siècle naturellement.

Citons au moins trois noms importants du verbunkos :

János Bihari

János Lavotta

Antal György Csermák

János Bihari, mort la même année que Beethoven, en 1827, fonda à Pest une bande de cinq excellents musiciens (cymbalum et archets) avec lesquels il devint très célèbre, une espèce de fou génial, jouant dix heures par jour. Beethoven lui empruntera un air pour "le roi Etienne" et Liszt parlera de lui avec enthousiasme. La fin de sa vie fut difficile, il se cassa le bras gauche et ne put plus jouer. De plus, il ne connaissait pas la notation musicale et il n'a rien pu noter lui-même, ce qui l'a fait mourir dans la misère, lui qui a composé et joué la fameuse marche de Rácóczy.

János Lavotta, est au contraire de Bihari, un noble aisé, qui a fait ses études musicales et universitaires en Hongrie et à Vienne. Il fut un très grand violoniste et pianiste, un brillant chef d'orchestre à Pest. A la fin de sa vie, il ouvrit même une librairie musicale à Debrecen. Il a écrit des suites à programme, très nationales pour ne pas dire nationalistes ! "l'insurrection hongroise", "le siège de Szigetvár", "la tempête". Il fait le lien entre la Hongrie et ses voisins, les Tchèques et les Autrichiens, pour montrer que son pays vaut largement celui des autres !

Antal György Csermák, est le plus occidental des compositeurs hongrois, il a vécu à Vienne où il a enseigné le violon. Il était violon solo à l'orchestre de Pest vers 1800. Il a beaucoup écrit, des danses, des romances hongroises, et des quatuors à cordes où il introduit le Verbunkos.

Bien sûr, on pourrait citer de nombreux autres compositeurs de l'époque, mais sans intérêt pour l'histoire.

Le verbunkos va se transformer au cours de ce XIXème siècle et donner le "nouveau style", émanation du XIXème siècle, une époque très fertile dans le domaine culturel :

- L'Académie des sciences commence son activité.

- La ville de Pest est dotée de son premier théâtre national en langue hongroise où alternent les spectacles parlés et chantés.

- L'opéra national hongrois va naître, illustré par Erkel.

Sous la domination autrichienne, la culture hongroise a des difficultés, en particulier pour repousser la vague romantique allemande, mais son isolement va paraître sympathique au reste du monde qui soutiendra ses efforts (cf. Berlioz). L'exemple le plus net est celui du compositeur et critique Michel Brand (1813-1870), ami de Liszt, si passionné de musique hongroise qu'il a magyarisé son nom en Mihaly Mosonyi, devenant le troisième grand musicien de Hongrie après Liszt et Erkel.

Erkel écrit trois opéras nationalistes, Liszt écrit "Hungaria" où il utilise encore les thèmes héroïques du Verbunkos mais le XIXème siècle s'achèvera hélas, par la victoire de la musique allemande romantique, les scènes abandonnent la musique hongroise et les élites s'en détachent.

S'opposeront alors deux groupes : les "occidentaux" et les "provinciaux" qui ouvriront la porte aux réformes de Kodály et Bartók.

Ces deux musiciens ne partiront pas de rien, on s'en doute !

Ádám Palóczy Horváth avait compilé des mélodies populaires, l'Académie hongroise des Sciences, fondée en 1825, avait lancé une enquête officielle pour recueillir les paroles et la musique du patrimoine populaire. Mais, malgré une bonne volonté évidente, le résultat n'est pas à la hauteur des espoirs des artistes !

Le premier volume publié ne contient que des paroles, seules 12 chansons ont leur musique, c'est bien peu !

István Bartalus rattrape le coup en publiant 7 volumes entre 1873 et 1893, mais c'est bien tard. La passion pour le peuple a disparu et la science folklorique n'est pas encore née, pas de chance pour le pauvre Bartalus !

C'est en fait une invention qui va relancer l'action salvatrice, celle du phonographe, avec Béla Vikár, promoteur du folklore scientifique. En 1905, un jeune compositeur érudit lit l'œuvre de Béla Vikár; il s'appelle Zoltán Kodály, il est le chef du renouveau hongrois. Il veut s'atteler à un travail énorme : je le cite "remettre sur pied toute la musique hongroise", mais il se sent bien seul. Heureusement, quelques mois plus tard, il rencontre un jeune pianiste brillant et passionné Béla Bartók. Tous deux se jurent de créer une école nationale sans aller chercher chez les autres comme Franz Liszt qui passe pour un traître auprès d'eux, un Franz Liszt dont Samuel Brassai disait : "Il a pris le reflet du soleil dans l'eau pour un fromage !".

Bartók et Kodály publient en 1906 (on voit qu'ils vont vite) un cahier de 20 mélodies populaires et écrivent dans des revues artistiques et scientifiques. Ils travaillent comme des savants cartésiens, se partageant le travail et les rôles, avec des recherches complètes et des études comparatives avec les folklores des pays voisins. C'est ainsi que Bartók a recueilli des mélodies slovaques, roumaines, arabes et turques.

En 1913, le duo publie un recueil "les chansons populaires de Bihar" mais la première guerre mondiale commence, qui marquera terriblement nos deux artistes. Ce n'est qu'en 1921 que Kodály et Bartók feront paraître le premier volume visant l'ensemble du folklore hongrois : "150 mélodies de Transylvanie".

Toutes les mélodies sont classées par syllabes, par note de départ, nombre de vers, rythme et ambitus (l'ambitus est l'écart entre la note la plus haute et la note la plus basse d'un morceau).

En 1924, Bartók publie "la chanson populaire hongroise" qui sera traduit en allemand et en anglais : 350 mélodies. Il classe cette fois les chansons en trois groupes :

A. Mélodies de style ancien, en 4 vers et gamme pentatonique.

B. Mélodies en style récent, en vers plus libres avec intervention des gammes majeures et mineures habituelles.

C. Mélodies diverses, étrangères ou savantes, en particulier le kolomejka (danse ukrainienne).

Bartók est libéré de son travail au conservatoire et attaché à l'Académie des sciences. Le répertoire publié s'enrichit grâce aux investigations du Département Musical du Musée ethnographique de Budapest dirigé par László Lajtha. D'autres travaillent avec Bartók : Sándor Veress et György Kerényi, mais, on s'en doute, la seconde guerre mondiale arrête tous les efforts.

Malgré les destructions (l'Académie des Sciences), la collection folklorique a été intégralement sauvée. Depuis 1951, c'est le Corpus Musicae Popularis Hungaricae qui a fusionné avec le groupe fondé par Kodály et c'est Pál Járdány (1920-1965) qui a tout classé par genre et rubrique sous la direction de Kodály.

A la mort de Kodály en 1967, c'est Benjamin Rajeczky puis Lajos Vargyas qui continuèrent son œuvre. A partir de 1970, le groupe s'est spécialisé dans :

- Le folklore hongrois
- Le folklore finno-ougrien
- Le folklore tzigane
- Le folklore des peuples de la Volga

Tous les domaines sont étudiés et classés, je cite quelques titres :

- Chants populaires des paysans
- Chants populaires des villes
- Chants religieux
- Chorégraphie
- Les instruments populaires
- Les mélodies enfantines ...

Des volumes sont édités dont les titres montrent la volonté de tout comprendre et de tout contrôler :

- Rondes, ritournelles et comptines
- Mélodies liées au rythme calendaire
- Chants de mariage
- Chants de fiançailles
- Chants de lamentation pour les deuils
- Folklore non circonstanciel ...

D'autres publications vont s'ajouter en 1975 :

Cantiques de la Vierge
 Les jeux populaires
 Chants tsiganes
 Chants typiques du folklore hongrois
 Mélodies savantes à prétention populaire
 Origine des ballades populaires
 Vestiges indo-européens dans le folklore finno-ougrien

Parallèlement on édite beaucoup de musique populaire pour les orchestres amateurs, ce qui permet à tous de jouer et de faire progresser la musique du pays.



Ceci est le "résumé sur la musique hongroise",
 intégralité de la conférence d'Yves Simard



Avec les remerciements et l'amitié
 de l'Association Bourgogne France Hongrie